Un amour tragique entre deux ennemis

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 3

PDF erstellt am: **01.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568492

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Saikakou Ebara naquit en 1641 et mourut en 1693. Dans sa jeunesse, ses écrits n'obtinrent pas de succès, mais à quarante ans, il écrivait *La vie amoureuse de Yonosouké* qui fit sa gloire. Il jouit dès lors d'une grande renommée. Ses oeuvres principales sont *La vie amoureuse d'une femme, L'Eternel Comptoir du Japon, Les Cinq femmes amoureuses et les Histoires glorieuses de pédérastie.* Saikakou semble avoir été le premier écrivain japonais qui ait pris la peine de décrire la vie des gardes, des paysans et des marchands. Dans *l'Eternel Comptoir du Japon*, il dépeint la vie des marchands d'Osaka, le principal centre commercial du Japon; c'est avec une telle franchise et liberté qu'il y raconte des scènes d'amour que plusieurs passages et phrases ont dû être retranchés des éditions modernes.»

Voilà que nous apprend le traducteur dans la préface du livre, dont notre récit est extrait, et il continue:

«Ces contes ne sont qu'une peinture exacte de l'esprit samouraï (le chevalier japonais féodal au temps de l'écrivain). Il ne faut pas juger la pédérastie de notre point de vue actuel. On l'encourage plutôt parmi les jeunes Samouraïs à l'époque de Saïkakou. Les Samourais considéraient comme honorable d'avoir comme amant un jeune garçon.»

Même si les rapports cessaient quand un jeune amant avait atteint l'âge adulte les amants pédérastes devenaient amis intimes, se sacrifiaient mutuellement leurs intérêts et s'entr'aidaient tout au long de leur vie. Parfois même, ainsi qu'il arrive dans les contes de ce volume, ils mouraient pour sauver leur amant. Et c'est aussi prêts l'un que l'autre au sacrifice suprême, au nom de leur amitié, que nous les montre le conte que nous reproduisons ici.

H. Weil.

Un amour tragique entre deux ennemis.

Le seigneur de la province Etjigo s'appelait Jiboudayu Mashikoura. Un jour, son premier intendant, Gyobou Tokouzawa, fit venir le page principal de son maître, nommé Senptaji Akanishi, alors qu'il se trouvait dans le vestibule avec d'autres pages. Il lui dit: «J'ai à te parler, Akanishi. Viens avec moi.» Et il l'emmena dans un endroit secret derrière des arbres du jardin. Là il lui dit: «Mon maître m'a chargé de choisir quelqu'un de très fort pour tuer son courtisan Shingokeï Dizaki. Je ne vois personne d'autre que toi pour cette mission. Va donc dans la maison de Shingokeï et tue-le. Je suis sûr que mon maître a une raison valable pour le faire tuer.»

Senpatji demanda: «Quelle offense est-ce que Shingokeï doit expier?..

L'intendant ne le savait pas lui-même. Alors Senpatji lui dit: «J'ai confiance en ta parole, cependant je voudrais entendre cet ordre de la bouche même de mon maître.»

Alors, l'intendant emmena Senpatji devant le seigneur, tandis que Senpatji s'agenouillait devant lui, il lui dit: «Senpatji, il faut que tu tues Shingokeï, comme mon intendant te l'a ordonné.»

Et Senpatji s'en retourna chez lui, très triste de devoir tuer Shingokeï qui était un de ses bons amis. Il se rendit pourtant chez lui et après un court entretien, il le tua, disant: «C'est sur l'ordre de mon maître.»

Les serviteurs de Shingokeï essayèrent de se saisir du meurtrier. Mais Senpatji les calma en disant: «J'ai agi sur l'ordre de mon maître, il faut que vous lui obéissiez.»

Le seigneur confisqua toutes les propriétés et toutes les richesses de Shingokeï. La veuve était inconsolable. Elle était la fille d'un samouraï retiré de la province voisine. Elle avait épousé Shingokeï l'année d'avant, avec les cérémonies d'usage, car Shingokeï et son père étaient d'anciens amis. Les deux époux s'aimaient tendrement. La mort de son mari la terrassa, elle eût voulu mourir après lui pour le suivre dans l'autre monde, mais elle était enceinte, elle ne pouvait se tuer à cause de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle quitta donc la province, pleurant amèrement le triste sort de son mari et le sien. Après un pénible et long voyage solitaire, elle atteignit une autre province très retirée, dans les montagnes. Elle décida d'y habiter. Quelque temps après, toute seule et sans aide, elle donna jour à un fils. Elle prit un soin infini de l'enfant. Pour gagner sa vie, elle cousait, car il n'y avait pas dans tout le village une seule femme qui sût coudre. Ils vécurent ainsi tous deux, pauvrement, dans le village.

Le temps passa, le fils atteignit sa quatorzième année, ses traits et ses manières étaient doux et raffinés. Il rappelait à sa mère le mari bien-aimé qu'elle avait perdu. Elle avait gardé une harpe coréenne et deux épées faites par Kounimouné, un très célèbre ancien armurier japonais, qu'elle avait reçues de ses parents lorsqu'elle les avait quittés. Quand elle se sentait triste elle jouait de la harpe pour se distraire, elle et son fils bien-aimé. C'est ainsi qu'ils vivaient dans leur hutte retirée.

Le sort d'un homme est très inconstant et plein de surprises. Senpatji Akanishi fut exilé par son maître pour une offense insignifiante; après avoir traversé plusieurs provinces, il s'établit dans une ville proche de la hutte qu'habitaient la mère et le fils. Ils ne se rencontrèrent jamais et ne soupçonnèrent pas qu'ils vivaient si près de l'autre.

Un jour pourtant, Senpatji fut invité à une chasse d'oiseaux par son ami Kourobatji Toriyama. Sur le chemin du retour, ils passèrent par hasard devant la maisonnette de la veuve. Ils entendirent le son d'une harpe, la mère jouait. Ils furent charmés par cette musique et se mirent à écouter. Ils se glissèrent par un trou de la haie et regardèrent par une fente du mur de bambou.

Une très belle femme de trente-cinq ans environ jouait de la harpe. Elle semblait appartenir à quelque famille distinguée de la haute aristocratie, et s'être déguisée pour habiter cette misérable hutte. A côté d'elle était assis son fils Shynosouké, étudiant l'écriture sur un livre que sa mère avait écrit elle-même. Il était extrêmement joli. Les curieux furent surpris de trouver dans ce village désert des personnes aussi distinguées. Ils se firent alors ouvrir la porte et se tinrent quelques moments dans la cour en s'excusant de leur intrusion. Après une courte visite, ils s'éloignèrent. —

Senpatji fut frappé par la beauté du jeune garçon. Il retourna à la

hutte et devint l'ami intime de ses habitants. Peu à peu Senpatji et Shynosouké engagèrent entre eux un profond amour. Senpatji emmena la mère et le fils avec lui dans sa ville et les entretint. Une année passa ainsi paisiblement.

Puis la mère se rendit compte que Senpatji ressemblait beaucoup à l'homme qui avait tué son mari. Un jour elle le questionna sur sa famille et sa vie passée. Elle acquit alors la certitude que Senpatji était l'assassin de son mari, du père de son fils.

Le jour suivant, elle dit à son fils: «Senpatji a tué ton père avant ta naissance. Il avait été forcé de le faire par ordre de son maître qui était aussi le maître de ton père. Il n'en est pas moins le meurtrier de ton père. Tue-le et venge ton père.»

Le fils, saisi, ne put d'abord rien dire. Puis il discuta avec sa mère. «Senpatji n'a pas tué mon père par inimitié personnelle. Il n'avait pas de haine envers mon père. Il ne pouvait faire autrement, puisque le seigneur l'ordonnait. Il n'est vraiment pas l'ennemi de mon père, si je voulais le venger c'est le seigneur Jiboudayu que je devrais tuer, non mon ami Senpatji. Nous lui devons beaucoup de reconnaissance pour ses bienfaits. Réfléchis, maman: Je ne peux pas le tuer. — Nous n'avons pas le droit de le tuer.» Mais la mère se fâcha. Elle s'écria: «Oui, je sais que tu ne peux pas le tuer, tu es trop lâche et trop tendre. Si j'avais su qu'il était l'assassin de mon mari, jamais je n'aurais accepté son aide. J'aurais mieux aimé mourir de faim que de te voir engager une fraternité avec lui, mais je te le dis, tu as tort d'abandonner ta vengeance à cause de ton amour. Si tu le fais à cause de ton amour tu n'es pas un samouraï. Tu flétris l'honneur d'un vrai samouraï. Je ne te connaîtrai plus si tu es si lâche. Je me vengerai moi-même.» Et saisissant son poignard elle se précipite dehors. Son fils la retint par la manche, et lui dit: «Si ta volonté de venger mon père est si ferme, il ne me reste qu'à t'obéir. Je le tuerai de mes propres mains, ne le fais pas, je t'en prie, maman, reste calme.» Et il prépara sa vengeance.

Son mour avec Senpatji durait depuis plus de deux ans, maintenant. Et voilà qu'il était forcé de tuer Senpatji à qu'il avait juré amour et aide pour toujours. Il ne pouvait pourtant pas le tuer sans lui en dire la raison. Ce soir donc il fit venir Senpatji chez lui, mais il était pâle et abattu de ses peines. Senpatji s'en aperçut de suite et lui dit: «Cher Shynosouké, tu as l'air bien triste ce soir — as-tu des peines?... Dis-les moi, que je les partage.»

Shynosouké soupira, touché de ces douces paroles. Senpatji le pressa de lui ouvrir son coeur. Alors Shynosouké lui avoua: «Oh! que la vie humaine est une misérable chose! Ceci est le destin, Senpatji, je suis le fils de Shingokeï Dizaki. Tu sais toi-même ce que tu as fait à mon père. Je sais que tu ne pouvais faire autrement et que tu as agi sur l'ordre de ton maître. Mais, en fils de samouraï, je ne peux l'oublier. Alors, j'étais encore dans le sein de ma mère. J'ai vraiment beaucoup de chagrin de te tuer, parce que tu as été bon envers ma mère et moi, pendant si longtemps; je suis dans une grande détresse.»

Senpatji soupira: «Hélas, ce monde est bien étrange. Je n'ai jamais soupçonné que tu es son fils. Oui, j'ai tué ton père. Mais mourir de ta

main, Shynosouké, m'est agréable. Viens, tue-moi, venge ton père» et il jeta ses épées et tendit son cou à Shynosouké.

Shynosouké s'écria: «Non, prends ton épée, et lutte avec moi, je ne peux te tuer, toi qui as si bien agi envers moi.» La mère qui regardait la scène de la pièce voisine appela son fils, et dit: «Je vous admire tous deux, Senpatji et toi, tous deux vous êtes des hommes d'honneur. Aimez-vous encore ce soir. Je veux vous donner ce délai. Fêtez aujourd'hui votre séparation, mais demain matin sans faute, Shynosouké, venge ton père.»

Alors Shynosouké apporta des plateaux et des coupes de vin. Ils se réjouirent ensemble. La mère dormit dans la pièce voisine. Senpatji et Shynosouké couchèrent ensemble.

Lorsque sa mère s'éveilla le lendemain, ils étaient tous deux silencieux, étendus dans le même lit. La mère appela son fils: «Réveille-toi, fils négligent.» Mais elle ne reçut aucune réponse. Alors elle alla dans la chambre, souleva la couverture qui les recouvrait tous deux et vit que Shynosouké avait percé le coeur de Senpatji avec son épée à travers sa propre poitrine. Le bout de l'épée ressortait dans le dos de Shynosouké.

La mère saisie resta longtemps à regarder ces deux corps d'amants; alors de douleur et de détresse elle se tua elle-même dans la même chambre. Histoire vraiment triste et tragique.

Lettre à François

> Cher François (je n'écris pas «mon cher Francois». «Mon» est possessif, et nous n'en sommes pas — hélas! — encore là. Il faut être Zeus pour avoir le droit de chérir si vite, si précisément, Ganymède).

Votre réponse m'a paru bien courte. Deux grandes pages pourtant d'une écriture si vive qu'il faudra bien qu'un jour je la soumette à l'examen d'un graphologue. J'avais été prolixe et vous aviez envie de l'être, parce qu'il est agréable de laisser courir sa plume sur le papier pour rencontrer un ami sûr, comme de courir tout nu la nuit sur une grève. Quel dommage que votre réserve, dont je me plains en l'estimant, et peut-être aussi votre volonté malicieuse de ne vous donner que par tranche, vous ait stoppé au terme de votre deuxième page. Nous avons tant de choses à nous dire, tout à nous dire! Je ne veux pas récriminer; est-ce ma faute si j'eusse voulu cent pages à cette lettre si jolie?

Vous m'avez donné une grande joie: je lis en filigrane dans votre lettre que désormais s'installe entre nous un sentiment qui dépasse l'amitié. Vous n'aimez pas dire et chérissez que l'on devine. Vous avez une pudeur bien estimable. Vous m'apprenez que votre père est nordique et votre mère fille du sud. Je l'ignorais, et pourtant: comme votre chevelure est bien du septentrion, vos lèvres chaudes bien d'Espagne! Mes compliments! Rien d'harmonieux comme l'assemblage en un être de disparates, ceci corrigeant moins cela que lui apportant plus de vie. Lui ajoutant je ne sais quelle espiéglerie, je ne sais quelle piquante surprise.